

La petite fille qui marcha sur le pain

Vous avez certainement entendu parler de la petite fille qui marcha sur un pain pour ne pas salir ses souliers, et vous savez aussi combien elle eut à souffrir ensuite. Cela a été écrit et imprimé.

Elle était pauvre, mais fière et orgueilleuse. En elle, comme on dit, il y avait de mauvaises dispositions. Toute petite, elle aimait attraper des mouches et leur arracher les ailes ; elle prenait plaisir à voir ces insectes volants se transformer en rampants. Elle capturait aussi des hannetons et des scarabées fumiers, les empalait sur des épingles et plaçait sous leurs pattes une feuille verte ou un morceau de papier. Le pauvre insecte s'agrippait de ses pattes au papier, se tortillait et se contorsionnait, cherchant à se libérer de l'épingle, tandis qu'Inge riait :

— Le hannetons lit ! Voyez comme il tourne la page !

En grandissant, elle devenait de plus en plus mauvaise ; par malheur, elle était extrêmement jolie, et bien qu'elle reçût des gifles, elles n'étaient jamais aussi fortes qu'elles auraient dû l'être.

— Il faudrait une gifle solide pour cette tête-là ! disait sa propre mère. — Quand tu étais enfant, tu piétinais souvent mon tablier ; je crains que, devenue grande, tu ne piétines mon cœur !

C'est exactement ce qui arriva.

Inge entra en service chez de nobles maîtres, dans une maison de propriétaire. Les maîtres la traitèrent comme leur propre fille, et dans ses nouveaux atours, Inge sembla encore embellir, mais son orgueil ne cessa de croître.

Elle vécut une année entière chez ses maîtres, puis ceux-ci lui dirent :

— Tu devrais rendre visite à tes vieux parents, Inge !

Inge partit, mais seulement pour se montrer à sa famille dans toute sa parade. Elle avait déjà atteint la lisière de son village natal, quand soudain elle aperçut, près de l'étang, des jeunes filles et des garçons debout en train de bavarder, tandis que non loin de là, sur une pierre, sa mère se reposait, tenant une brassée de menu bois ramassé dans la forêt. Inge fit demi-tour aussitôt : elle eut honte que, demoiselle si bien parée, elle eût une mère si déguenillée, qui de surcroît portait

elle-même du menu bois depuis la forêt. Inge ne regretta même pas de n'avoir pas revu ses parents ; elle éprouva seulement du dépit.

Six mois encore s'écoulèrent.

— Il faut que tu rendes visite à tes vieux parents, Inge ! lui dit de nouveau sa maîtresse. — Voici un pain blanc, porte-le-leur. Comme ils seront contents de te voir !

Inge revêtit sa plus belle robe, chaussa des souliers neufs, souleva légèrement sa robe et s'engagea prudemment sur le chemin, prenant soin de ne pas salir ses souliers — eh bien, on ne pouvait vraiment pas lui reprocher cela. Mais voici que le sentier bifurqua vers un terrain marécageux ; il fallait traverser une flaque boueuse. Sans hésiter longtemps, Inge jeta son pain dans la flaque afin de marcher dessus et de franchir l'eau sans mouiller ses pieds. Mais à peine eut-elle posé un pied sur le pain, tandis qu'elle levait l'autre pour atteindre la terre ferme, que le pain commença à s'enfoncer avec elle de plus en plus profondément dans la terre — seuls des bulles noires apparurent à la surface de la flaque !

Voilà quelle histoire !

Où donc Inge tomba-t-elle ? Chez la Marécageuse, dans sa brasserie. La Marécageuse est la tante des lutins et des demoiselles des bois ; ceux-là, tout le monde les connaît : on a écrit sur eux dans les livres, composé des chansons à leur sujet, et on les a représentés maintes fois dans les tableaux ; quant à la Marécageuse, on en sait très peu ; seulement, lorsque l'été la brume s'élève au-dessus des prés, les gens disent : « La Marécageuse fait cuire de la bière ! » C'est donc dans sa brasserie qu'Inge s'enfonça, et l'on ne peut y tenir longtemps ! Un égout serait une chambre lumineuse et luxueuse comparée à la brasserie de la Marécageuse ! Chaque cuve exhale une odeur telle qu'elle donne la nausée à un homme, et il y a ici d'innombrables cuves, serrées étroitement les unes contre les autres ; si parfois entre certaines d'entre elles on trouve une petite fente, on tombe immédiatement sur des crapauds recroquevillés en boule, humides, et sur des grenouilles grasses. Oui, voilà où aboutit Inge ! Se retrouvant au milieu de cette mixture vivante, froide, gluante et répugnante, Inge trembla et sentit que son corps commençait à se raidir. Le pain resta fermement collé à ses pieds et l'entraînait avec lui, comme une boule d'ambre entraîne une paille.

La Marécageuse était chez elle ; ce jour-là, la brasserie reçut des visiteurs : le Diable et son arrière-grand-mère, une vieille femme venimeuse. Elle n'est jamais oisive, même lorsqu'elle va en visite, elle emporte avec elle quelque ouvrage : tantôt elle coud des souliers en cuir qui, une fois chaussés, rendent l'homme incapable de rester en place, tantôt elle brode des médisances, ou enfin elle tricote

des paroles irréfléchies qui échappent aux lèvres des gens — tout cela au détriment et à la perte des hommes ! Oui, l'arrière-grand-mère du Diable est une maîtresse passée dans l'art de coudre, de broder et de tricoter !

Elle aperçut Inge, ajusta ses lunettes, la regarda encore une fois et dit :

« Celle-ci a des dispositions ! Je vous prie de me la céder en souvenir de la visite d'aujourd'hui ! Elle fera une excellente statue pour le vestibule de mon arrière-petit-fils ! »

La Marécageuse lui céda Inge, et la petite fille tomba en enfer — les gens dotés de dispositions peuvent y arriver non pas directement, mais par un détour !

Le vestibule occupait un espace infini ; regarder devant soi donnait le vertige, se retourner également. Tout le vestibule était encombré de pécheurs épuisés, attendant que les portes de la miséricorde s'ouvrent enfin. Ils durent attendre longtemps ! D'énormes araignées grasses, se dandinant d'un côté à l'autre, enveloppèrent leurs jambes dans une toile millénaire ; celle-ci les serrait comme des tenailles, les entravant plus solidement que des chaînes de bronze. De plus, les âmes des pécheurs étaient tourmentées par une angoisse éternelle et douloureuse. L'avare, par exemple, était torturé à l'idée d'avoir laissé la clé dans la serrure de son coffre-fort, d'autres... et l'on n'en finirait pas si l'on entreprenait d'énumérer les tourments et les souffrances de tous les pécheurs !

Inge dut subir toute l'horreur de la condition d'une statue ; ses pieds semblaient vissés au pain.

« Eh bien, sois donc propre ! Je ne voulais pas salir mes souliers, et vois où j'en suis maintenant ! » se disait-elle à elle-même. « Regardez comme ils me fixent ! » En effet, tous les pécheurs la regardaient ; de mauvaises passions brillaient dans leurs yeux, qui parlaient sans mots ; l'horreur saisissait rien qu'à les voir !

« Au moins, moi, on peut me regarder avec plaisir ! » pensait Inge. « Je suis jolie et bien vêtue ! » Et elle promena ses regards sur elle-même — son cou ne pouvait tourner. Ah, comme elle s'était salie dans la brasserie de la Marécageuse ! Elle n'y avait même pas pensé ! Sa robe était entièrement couverte de limon, un crapaud s'était accroché à ses cheveux et la frappait au cou, et de chaque pli de sa robe sortaient des crapauds qui aboyaient comme de gros dogues enrroués. C'était terriblement désagréable ! « Bah, les autres ici ne sont pas mieux que moi ! » se consolait Inge.

Pire encore était le sentiment d'une faim effroyable. Ne pouvait-elle donc se pencher et rompre un morceau du pain sur lequel elle se tenait ? Non, son dos ne se courbait pas, ses bras et ses jambes ne bougeaient point, elle semblait

entièrement pétrifiée et ne pouvait que promener ses regards dans toutes les directions, tout autour, même les faire sortir de leurs orbites et regarder derrière elle. Fi, comme c'était répugnant ! Et par-dessus tout cela, des mouches arrivèrent et se mirent à ramper sur ses yeux, allant et venant ; elle clignait des paupières, mais les mouches ne s'envolaient pas — leurs ailes avaient été arrachées, et elles ne pouvaient que ramper. Quelle torture ! Et puis cette faim ! À la fin, Inge eut l'impression que ses entrailles s'étaient dévorées elles-mêmes, et qu'à l'intérieur d'elle régnait un vide, un vide affreux !

« Eh bien, si cela doit durer longtemps, je ne tiendrai pas ! » dit Inge, mais il lui fallut tenir : aucun changement ne survint.

Soudain, une larme brûlante tomba sur sa tête, glissa le long de son visage jusqu'à sa poitrine, puis sur le pain ; après elle, une autre, une troisième, toute une grêle de larmes. Qui donc pouvait pleurer pour Inge ?

N'avait-elle pas laissé sur terre une mère ? Les larmes amères d'une mère, versées pour son enfant, parviennent toujours jusqu'à lui, mais ne le libèrent pas ; elles ne font que brûler, augmentant ses souffrances. Pourtant, la faim terrible, insupportable, était pire que tout ! Piétiner un pain avec ses pieds et ne pouvoir en détacher ne serait-ce qu'un morceau ! Il lui semblait que tout en elle s'était dévoré soi-même, et qu'elle était devenue un roseau mince et creux, aspirant chaque son. Elle entendait distinctement tout ce que l'on disait d'elle là-haut, et l'on ne disait que du mal. Même sa mère, bien qu'elle la pleurât amèrement et sincèrement, répétait néanmoins : « L'orgueil ne mène à rien de bon ! L'orgueil t'a perdue, Inge ! Comme tu m'as affligée ! »

Sa mère et tous ceux qui étaient là-haut connaissaient déjà son péché, savaient qu'elle avait marché sur un pain et s'était enfoncée sous terre. Un berger avait vu tout cela depuis une colline et l'avait raconté aux autres.

« Comme tu as affligé ta mère, Inge ! » répétait sa mère. « Je ne m'attendais à rien d'autre ! »

« J'aurais mieux fait de ne jamais naître ! » pensait Inge. « À quoi bon que ma mère pleurniche maintenant sur moi ! »

Elle entendit aussi les paroles de ses maîtres, gens honorables qui l'avaient traitée comme une fille : « C'est une grande pécheresse ! Elle n'a pas respecté les dons du Seigneur, elle les a foulés aux pieds ! Les portes de la miséricorde ne s'ouvriront pas de sitôt pour elle ! »

« Ils m'ont élevée

«Si seulement on m'avait traitée plus sévèrement, plus durement ! pensait Inge. Si l'on m'avait chassé les vices, s'il y en avait en moi !»

Elle entendait aussi la chanson que les gens avaient composée sur elle, la chanson de la petite fille orgueilleuse qui avait marché sur le pain pour ne pas salir ses souliers. Tous la chantaient.

«Quand je pense à tout ce qu'il m'a fallu entendre et souffrir pour ma faute ! pensait Inge. Que les autres aussi paient pour les leurs ! Et combien auraient à payer ! Oh, comme je suis tourmentée !»

Et l'âme d'Inge devenait encore plus grossière, plus dure que son enveloppe.

— Dans une société comme celle-ci, on ne devient pas meilleur ! D'ailleurs, je ne le veux pas ! Regardez comme ils me dévisagent ! disait-elle, s'endurcissant et s'aigrissant complètement contre tous les hommes. Ils sont ravis, ils ont enfin trouvé de quoi bavarder ! Oh, comme je suis tourmentée !

Elle entendait aussi comment on racontait son histoire aux enfants, et les tout-petits l'appelaient une impie.

— Elle est si méchante ! Qu'elle souffre maintenant tout son saoul ! disaient les enfants.

Inge n'entendait des lèvres enfantines que du mal sur elle-même. Mais un jour, tandis qu'elle se tordait de faim et de rage, elle entendit de nouveau son nom et son histoire. On la racontait à une petite fille innocente, et la bambine éclata soudain en sanglots à propos d'Inge, orgueilleuse et frivole.

— Est-il vrai qu'elle ne reviendra jamais ici, là-haut ? demanda la petite.

— Jamais ! lui répondit-on.

— Et si elle demandait pardon, promettant de ne plus jamais agir ainsi ?

— Mais elle ne veut pas du tout demander pardon !

— Ah, comme j'aimerais qu'elle demande pardon ! dit la fillette, qui longtemps ne put se consoler. Je donnerais ma maison de poupées, rien que pour qu'on lui permette de revenir sur terre ! Pauvre, pauvre Inge !

Ces paroles parvinrent au cœur d'Inge, et il lui sembla comme un soulagement : pour la première fois, une âme vivante avait dit : «pauvre Inge !» sans ajouter un mot sur son péché. Une petite fille innocente pleurait et intercédait pour elle !... Un sentiment étrange envahit l'âme d'Inge ; elle aurait voulu pleurer elle-même, mais elle ne le pouvait pas, et cela fut un nouveau tourment.

Sur terre, les années filaient comme une flèche, sous terre, tout restait comme avant. Inge entendait son nom de plus en plus rarement ; sur terre, on se souvenait d'elle de moins en moins. Mais un jour, un soupir parvint jusqu'à elle :

«Inge ! Inge ! Comme tu m'as affligée ! Je l'avais toujours prévu !» C'était la mère d'Inge qui mourait.

Elle entendait parfois son nom aussi des lèvres de ses anciens maîtres.

La maîtresse, d'ailleurs, s'exprimait toujours avec humilité : «Peut-être nous reverrons-nous encore, Inge ! Nul ne sait où il ira !»

Mais Inge, elle, savait que sa respectable maîtresse n'irait pas là où elle était allée.

Lentement, douloureusement lentement, le temps avançait.

Et voici qu'Inge entendit de nouveau son nom et vit briller au-dessus d'elle deux étoiles éclatantes : c'étaient deux yeux doux qui se fermaient sur terre. Bien des années s'étaient écoulées depuis que la petite fille avait pleuré inconsolablement sur «la pauvre Inge» : la bambine avait grandi, vieilli, et Dieu l'avait rappelée à Lui. À la dernière minute, lorsque les souvenirs d'une vie entière jaillissent dans l'âme d'une lumière vive, la mourante se remémora ses larmes amères versées pour Inge, avec tant de vivacité qu'elle s'écria involontairement :

«Seigneur, peut-être moi aussi, comme Inge, sans le savoir, ai-je foulé aux pieds Tes dons pleins de bonté ; peut-être mon âme était-elle infectée d'orgueil, et seule Ta miséricorde m'a empêchée de tomber plus bas, me soutenant ! Ne m'abandonne pas à ma dernière heure !»

Les yeux corporels de la mourante se fermèrent, tandis que ses yeux spirituels s'ouvrirent ; et comme Inge avait été sa dernière pensée, elle vit de son regard spirituel ce qui était caché aux yeux terrestres : elle vit combien Inge était tombée bas. À ce spectacle, l'âme pieuse fondit en larmes et se présenta devant le trône du Roi des Cieux, pleurant et priant pour l'âme pécheresse avec autant de sincérité qu'elle avait pleuré étant enfant. Ces sanglots et ces supplications résonnèrent en écho dans l'enveloppe vide qui renfermait l'âme tourmentée, et l'âme d'Inge fut comme accablée par cet amour inattendu pour elle venu du ciel. Un ange de Dieu pleurait sur elle ! Qu'avait-elle fait pour le mériter ? L'âme épuisée passa en revue toute sa vie, tout ce qu'elle avait accompli, et fondit en larmes telles qu'Inge n'en avait jamais connu. La pitié pour elle-même l'envahit : il lui semblait que les portes de la miséricorde resteraient closes pour elle à jamais ! Et voilà qu'à peine eut-elle reconnu cela avec contrition qu'un rayon de lumière pénétra dans l'abîme souterrain, plus puissant que le soleil qui fait fondre le bonhomme de neige façonné dans la cour par des gamins, et plus vite que ne fond sur les lèvres

chaudes d'un enfant un flocon de neige, l'enveloppe pétrifiée d'Inge se dissipa. Un petit oiseau s'élança comme l'éclair des profondeurs vers la liberté. Mais, se trouvant au milieu de la lumière blanche, il se recroquevilla de peur et de honte : il craignait tout, avait honte de tout, et se cacha précipitamment dans une fissure sombre de quelque mur à demi écroulé. Il resta là, recroquevillé, tremblant de tout son corps, sans émettre un son ; il n'avait même pas de voix. Longtemps il demeura ainsi avant d'oser regarder autour de lui et contempler la magnificence du monde de Dieu. Oui, le monde de Dieu était magnifique ! L'air était frais et doux, la lune brillait éclatante, les arbres et les buissons embaumaient ; dans le coin où l'oiselet s'était blotti, il faisait si confortable, et sa petite robe était si propre, si jolie. Quel amour, quelle beauté étaient répandus dans le monde de Dieu ! Et toutes les pensées qui s'agitaient dans la poitrine de l'oiselet étaient prêtes à se déverser en chant, mais l'oiselet ne pouvait chanter, beau qu'il le désirât ; il ne pouvait ni coucouer comme le coucou, ni gazouiller comme le rossignol ! Mais Dieu entend même la louange muette du ver, et Il entendit aussi cette louange sans voix qui s'élevait mentalement vers le ciel, comme un psaume résonnant dans la poitrine de David avant qu'il n'en trouvât les mots et la mélodie.

La louange muette de l'oiselet grandissait jour après jour et n'attendait qu'une occasion de se traduire en une bonne action.

La veille de Noël arriva. Un paysan planta un pieu près de la clôture et attacha à son sommet une gerbe d'avoine non battue — que les oiseaux aussi célèbrent joyeusement la fête de la Nativité du Sauveur !

Au matin de Noël, le soleil se leva et illumina la gerbe ; aussitôt, les oiseaux babillards accoururent vers ce festin. De la fissure dans le mur s'éleva aussi un « pi ! pi ! » La pensée se déversa en son, le faible cri fut un véritable hymne de joie : la pensée s'apprêtait à s'incarner en une bonne action, et l'oiselet sortit de sa retraite. Au ciel, on savait quel était cet oiseau.

L'hiver était rude, les eaux étaient prises par une épaisse couche de glace, des temps difficiles étaient venus pour les oiseaux et les bêtes des forêts. Le petit oiseau volait au-dessus de la route, cherchant et trouvant dans les sillons creusés par les traîneaux quelques grains, et près des lieux où l'on nourrissait les chevaux, quelques miettes de pain ; mais lui-même ne mangeait toujours qu'un seul grain, une seule miette, puis appelait les autres moineaux affamés à venir se nourrir. Il volait aussi vers les villes, regardait autour de lui, et apercevant sur le rebord d'une fenêtre des morceaux de pain émiettés par une main compatissante, il n'en mangeait qu'un seul, donnant tout le reste aux autres.

Pendant l'hiver, l'oiselet rassembla et distribua une telle quantité de miettes de pain que, toutes ensemble, elles pesaient autant que le pain sur lequel Inge avait marché pour ne pas salir ses souliers. Et lorsque la dernière miette fut trouvée et donnée, les ailes grises de l'oiselet devinrent blanches et se déployèrent largement.

— Voilà une hirondelle de mer qui vole ! dirent les enfants en apercevant l'oiseau blanc.

L'oiselet tantôt plongeait dans les vagues, tantôt s'élançait à la rencontre des rayons du soleil — et soudain disparut dans cette splendeur. Nul ne vit où il était allé.

— Il s'est envolé vers le soleil ! dirent les enfants.